

**ANNALES**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE**  
DE LYON

FONDÉE EN 1822

ET DES

SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE LYON  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON

RÉUNIES

---

**ANNÉE 1933**

NOUVELLE SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME



α βοτάναι σιγηλῶς τὸ ὠφελοῦν  
προσχοῦνται.

**LYON**

**JOANNÈS DESVIGNE & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS**

36 A 42, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU

—  
1934

# ITINÉRAIRE BOTANIQUE

## EN QUEYRAS

19, 20, 21 ET 22 AOUT 1932

PAR

J. MÉRIT

Présenté à la Société Linnéenne de Lyon, en sa séance du 27 Février 1934.

---

Le Queyras, dont nous allons visiter en hâte un fragment, fait partie des Alpes Cottiennes des anciens géographes, dont le nom vient de ce Julius Cottius, brenn gaulois, sauvage et indépendant, qui devint néanmoins plus tard allié d'Auguste. C'est une division des Alpes aux limites abstraites, basées sur un souvenir historique, sans valeur géographique réelle.

Le Queyras est inclus dans la grande division des Alpes du Sud, des géographes modernes, à laquelle le rattache un climat déjà sec, d'affinité méridionale et une végétation correspondante. Les Alpes du Sud sont elles-mêmes subdivisées en zones. La zone intra-alpine des Alpes du Sud située, comme son nom l'indique, à l'intérieur de l'arc alpin englobe donc le pays queyrassien.

On pourrait définir cette modeste région alpine ou l'identifier par le bassin formé par le Guil, affluent torrentiel de la haute Durance, qu'il rejoint à Guillestre, après avoir traversé une longue et profonde gorge, la Combe de Queyras. A cette vallée principale du Guil se raccordent plusieurs hautes vallées affluentes : celle de la Rivière ou d'Arvieux, descendue du Col de Néal (2.537 m.) entre Guil et Durance, celle de l'Aigue-Blanche ou de Saint-Véran, venue de la crête frontière et qui reçoit à Molines-en-Queyras l'Aigue-Agnelle, celle du Cristillan ou de Ceillac qui communique avec la haute Ubaye, pour ne citer que les plus importantes. Je ne crois pas devoir y ajouter la vallée de Vars ou de la Chagne,

affluent du Guil, qu'elle rejoint à Mont-Dauphin. Cette vallée, située entre Durance et Ubaye, communique avec cette dernière par le Col de Vars (2.105 m.).

Ce bassin du Guil est borné par trois importants massifs : celui de Rochebrune au nord, avec le Grand Pic de Rochebrune (3.325 m.) entre Guil et Durance, celui du Viso (3.841 m.) à l'est entre Guil, Pô et Varaita et par la Font-Sancte (3.379 m.), au sud entre Guil et Ubaye.

Nous verrons plus loin que ce bassin du Guil reçoit relativement peu de pluies par rapport aux Préalpes et Alpes du Nord, Charentreuse, Belledonne par exemple. On constate alors que les montagnes sont moins érodées que dans le nord de la chaîne, les pics et aiguilles moins nombreux, les vallées moins profondes.

Nous aurons visité plus particulièrement au cours de notre excursion les vallées de Saint-Véran, de l'Aigue-Agnelle et le vallon des Vaches entre le Grand-Queyras (3.056 m.) et la Taillante (3.185 m.). La vallée de l'Aigue-Blanche ou de Saint-Véran se rattache à la vallée principale à Ville-Vieille (1.378 m.) qu'elle domine de très haut par un gradin de confluence. Le torrent rejoint le Guil par une gorge profonde et la route rachète la pente excessive par des lacets. A Molines-en-Queyras, un peu au sud, se rejoignent l'Aigue-Blanche et l'Aigue-Agnelle. Ici commence la vallée Agnelle ou de Fontgillarde.

Après avoir parcouru le cours encaissé du Guil c'est une surprise pour le voyageur de voir ces deux hautes vallées largement ouvertes, peu creusées, sauf le lit du torrent dans le gradin de confluence, avec d'importants villages aux abords cultivés. Cette zone intra-alpine du sud est celle dont l'altitude moyenne est la plus élevée des huit grandes zones des Alpes françaises, elle est supérieure à l'altitude moyenne des Alpes du Nord malgré que ses montagnes soient moins élevées. Cela résulte d'une érosion moins active, moins diligente, du fait de précipitations moindres et de régions glaciaires peu étendues, elles-mêmes conséquence de l'état de ces précipitations

La vallée du haut Guil, le vallon des Vaches, la vallée Agnelle et celle de Saint-Véran sont de même structure, de même origine géologique.

C'est la zone du Piémont ou des « schistes lustrés » des géologues, présentant dans toute la région qui nous occupe la même unifor-

mité. C'est un pays « charrié », un pays de nappes, comme nous l'avons dit peu travaillé par l'érosion. Les « schistes lustrés » ou « calcschistes » sont composés surtout de calcite associée à du quartz, de couleur grisâtre ou noirâtre, d'aspect fibreux, lustré et brillant, très métamorphiques. Des bancs de calcaires cristallins et des marbres phylliteux s'y rencontrent et s'y intercalent. On y a trouvé des fossiles triasiques, liasiques et peut-être tertiaires. Ils comprennent probablement tous les étages du Secondaire et même de la base du Tertiaire selon P. Termier, sous un même facies. Leur uniformité est rompue de loin en loin par des affleurements de roches vertes d'origine éruptive, cristallines, basiques, toujours très altérées. Nous avons pu, en maints endroits de notre route, trouver de l'amiante. Elles sont composées surtout de serpentines, gabbros et euphotides et forment au travers des vallées de Saint-Véran et Agnelle une bande nord-sud, incluse dans les « schistes lustrés » avec une étroite bande triasique formée de cargneules et de gypses. Le Col de Saint-Véran est ouvert dans une large lentille de ces roches qui sont d'un très bel effet dans le paysage. On peut voir de la Chapelle de Clausis la bande vert-de-gris qui, presque dépourvue de végétation, s'élève jusqu'au sommet de la montagne de Beauregard qu'elle recoupe perpendiculairement à l'arête. Après avoir franchi cette chaîne par le Col de la Chamoussière on retrouve cette même bande vert-de-gris dans la vallée Agnelle, aussi visible et aussi colorée. Elle contient un gisement de minerai de cuivre exploité et une carrière de marbre vert. Le magnifique Viso est constitué en roches vertes. Une mention encore à la Taillante dont la base est composée de schistes micacés gneissiformes alternant avec des calcaires.

Sur ce substratum général se sont formés des cônes et pentes d'éboulis, des alluvions laissées par les torrents et des alluvions glaciaires, occupent le fond des vallées. On peut attribuer les dépôts glaciaires au stade le plus récent de la dernière glaciation. Le village de Saint-Véran est en entier sur ces dépôts.

Si la géographie et la géologie aident à comprendre une région, le climat n'y contribue pas moins. Le Queyras est tributaire d'un climat des Alpes du Sud marquant tout de même une transition entre celui des Alpes du Nord et celui des Alpes du Sud ; c'est un climat qui ressemble à celui de la Haute-Maurienne. Les pluies sont moins fréquentes et moins régulières que dans les Alpes du

Nord ; l'évaporation est intense ce qui aggrave encore le manque d'eau. Le désenneigement est également très rapide. Toute la région intra-alpine de l'est est peu favorisée par les précipitations, les hauts sommets des préalpes et des massifs cristallins arrêtent les nuages venus de l'ouest et bénéficient eux-mêmes de l'abondance des pluies.

Le caractère de transition du climat, de son affinité septentrionale dès lors est rendu concret par la présence du gros bétail, conséquence d'une prairie éminemment favorable à l'élevage des bovins. Mais son caractère méridional est marqué surtout par la flore, par la mélèzeiraie. Cette influence du Midi est remarquable à notre avis, et après examen assez superficiel d'ailleurs, particulièrement dans le fond des vallées, par la présence de plantes de la région méditerranéenne ou nettement xérophiles : *Ononis cenisia*, *Astragalus alopecuroideus*, *A. aristatus*. *Carlina acanthifolia*, *Xeranthemum inapertum*, *Hyssopus officinalis*, *Juniperas sabina*.

Mais, au fur et à mesure que l'on s'élève, ces espèces disparaissent et le caractère méridional du climat avec elles. Ces plantes font place à la flore alpine qui comporte néanmoins quelques espèces particulières au sud des Alpes, tels *Delphinium elatum*, *Isatis alpina*, *Vicia onobrychoides*, *Polygonum alpinum*.

Sur les cols et les cimes on ne rencontre plus guère que des espèces nivales qui ne peuvent indiquer que nous sommes sur des chaînes méridionales, car on les retrouve aussi bien dans les Alpes du Nord : *Ranunculus glacialis*, *Petrocallis pyrenaica*, *Alchimilla pentaphyllea*. *Saxifraga oppositifolia*, *S. biflora*, *Artemisia spicata*, *Gregoria Vitaliana*. *Salix myrsinites*, *S. helvetica*, *S. reticulata*, *S. herbacea*. On peut excepter toutefois *Campanula Allionii* et *Primula marginata* observées aux environs de 3.000 mètres, en pleine exposition solaire. Cette dernière plante est une espèce saxatile qui se maintient à cette altitude dans les fentes des rochers abrupts, rapidement désenneigés même pendant la mauvaise saison. On remarquera que ces observations botaniques n'ont rien d'absolu et qu'elles donnent simplement l'intuition du climat.

Ces trois facteurs physiques, relief, géologie et climat, comme il convient, influent sur les êtres vivants, le genre de vie et l'économie du pays. Nous avons déjà dit que c'était en Queyras une région de gros bétail, moitié bovins moitié ovins, néanmoins les

premiers tendant à supplanter les derniers. La proportion des pâturages par rapport à la surface des labours est à peu près égale. Mais les cultures sont en régression depuis le développement de la vie de relation. Depuis quelques années déjà le pays alpin tend de plus en plus à pratiquer l'élevage du bétail plus rémunérateur et à abandonner les cultures. C'est la conséquence du développement des communications qui facilite les échanges. Il n'y a pas de blé à Saint-Véran malgré que ses habitants puissent dire que c'est le plus haut pays où l'on mange du pain. C'est, il est vrai, une des plus hautes régions d'Europe où l'on travaille la terre. Le bétail reste au village permanent et monte à l'alpage chaque jour, conduit en groupe par un berger commun. Saint-Véran a des foins à deux heures de marche du village, mais leur exploitation en est onéreuse par suite de leur peu de consistance. L'herbe est courte, fine et sapide, mais difficile à ramasser et à engranger par suite des moyens archaïques de récolte et de transport, dos de mulets et dos d'hommes.

19 août 1932. — Ce long et un peu aride préambule aidera mieux à comprendre notre itinéraire pédestre, commencé à Ville-Vieille par un chaud après-midi d'août en compagnie de nos collègues Chapuis et Bruyère de la Société Linnéenne. Le raccourci est rude pour monter à Molines, sous le soleil éclatant, dans l'air lourd de la vallée. Aussi une longue sieste à l'ombre des mélèzes, dans les foies coupés — car nous sommes en pleine fenaison — est-elle trouvée délicieuse.

Sur la rive gauche du torrent de l'Aigue-Blanche aperçu les colonnes, ou demoiselles de Molines, dont une seule a encore son chapeau de pierre dure.

Nous gravissons lentement l'entrée de la vallée. Toute une flore nouvelle pour les yeux se montre déjà aux bords de la route. Beaucoup de rosiers fleuris, avec des roses roses, des roses jaunes.

Bientôt nous atteignons le sommet du gradin de confluence, alors la vallée se déploie. Les premières maisons de bois des hameaux de Molines apparaissent subitement. Derrière nous la vallée du Guil est déjà bien profonde et Rochebrune s'élève de plus en plus haut vers le ciel intensément bleu. L'admirable décor des montagnes de Saint-Véran s'aperçoit presque en entier dans la luminosité très vive de l'air méridional.

Une modeste église que celle de Molines, dans son cimetière

herbeux. Il fait trop frais sous sa voûte vétuste, par ce chaud jour d'été. Malgré l'air pur des cimes la mort n'épargne pas les petits. Nombreuses sont ces tombes d'enfants, victimes émouvantes d'une nature marâtre, d'un genre de vie primitif des habitants de ces montagnes voués au travail exténuant et sans joie, d'un habitat et d'une hygiène insuffisants. On s'arrache avec peine à ces pauvres choses et, dressées vers le ciel, à chaque carrefour, les hautes et frustes croix de mélèze, témoins muets, attestent ici, peut-être plus qu'ailleurs, la peine des hommes.

De Molines à Saint-Véran la route est à peine montante, sauf sous le village où elle décrit quelques lacets. C'est dans ce soir qui tombe, un soir frais de la montagne, une joie très pure de fouler la terre.

Saint-Véran est atteint à la nuit tombante. A l'Hôtel Fine nous trouvons M<sup>me</sup> et M. Pouzet très occupés depuis quelque temps déjà à visiter la vallée, à découvrir et collecter des plantes. O botanistes! inutile de vous dire qu'il sera longuement question de botanique pendant le repas frugal du soir, de recherches infructueuses, de découvertes émotionnantes et inespérées. Demain M. Pouzet nous accompagnera au col de Saint-Véran.

En montant de Ville-Vieille à Saint-Véran nous avons récolté :

*Hepatica triloba*, *Sisymbrium Sophia*, *S. austriacum*, *Thlaspi arvense*, *Arenaria mucronata*, *Astragalus alopecuroideus*, *Ononis cenisia*, *Vicia onobrychoides*, *Prunus brigantiaca*, *Rosa pimpinellifolia*, *Epilobium Fleischeri*, *Saxifraga aizoides*, *Levisticum officinale*, *Chærophyllum Villarsii*, *Astrantia major*, *Valeriana montana*, *Adenostyles alpina*, *Artemisia Absinthium*, *Carduus nutans*, *Carlina acanthisfolia*, *Xeranthemum inapertum*, *Lactuca perennis*, *Gentiana lutea*, *Asperugo procumbens*, *Linaria supina*, *Euphrasia alpina*, *Nepeta lanceolata*, *Scutellaria alpina*, *Rumex scutatus*, *Colchicum alpinum*, *Veratrum album*, *Paradisica Liliastrum*, *Larix europæa*, *Juniperus Sabina*.

M. Pouzet nous a fait connaître le récit de l'excursion faite de conserve le 20 août dans la haute vallée de l'Aigue-Blanche. Nous reprenons ce compte rendu au point où la caravane s'est disloquée, à la fin de cette journée, au-dessus de Clausis.

20 août 1932. — Descendus du col de Saint-Véran nous avons laissé M. Pouzet aux alentours de la Chapelle de Clausis (pâturage élevé bordé d'à pics), d'où il a repris le chemin de Saint-Véran.

Quant à nous, une cabane de pierre perchée à 2.600 mètres, bien couverte en zinc, nous servira d'abri pour la nuit. A la fin du soir nous gagnons notre gîte au milieu des prairies aux fleurs rares. Les édelleiss abondent et sont de magnifique dimension. Dans les rocailles se trouvent, à peines fleuries, les thyrses bleu-sombre de la dauphinelle élevée.

Nous prenons en hâte un modeste repas, car nous nous sommes un peu imprudemment aventurés sans lumière et nous devons être couchés avant la nuit complète. Le vent glacé, malgré qu'il souffle du Sud, nous empêche de jouir du soir qui tombe sur les cimes et emplit de nuit les profondeurs. Dans une lumière irréaliste, la tête des Toillies (3.176 m.) pointe vers le ciel comme un « doigt rugueux ».

21 août 1932. — Nous avons reposé dans notre cabane qui sur le sol, qui dans le cadre de bois du berger absent. Déjà la vallée est pleine de lumière. Nous nous dirigeons par le Col de la Chamoussière (2.882 m.) sur la haute vallée Agnelle. De gros nuages gris, venant d'Italie, débouchent des Cols de Saint-Véran et de la Chamoussière. Jusqu'à ce col même la prairie s'élève en pente douce et, comme hier, nous foulons la cohorte nombreuse des plantes rares, glacées de rosée blanche. Rapidement, aiguillonnés par l'air froid, nous atteignons le col. Un chaud soleil nous inonde, nous ragailardit et nous invite au repos. Assis sur les rochers croulants, près des névés humides, nous jouissons quelques minutes du paysage et de la flore frigide, que nos grosses chaussures à clous foulent à regret : renoncule des glaciers, tabouret des Alpes, saxifrage mousse, saxifrage à deux fleurs, gentiane du printemps.

Dans la pente d'éboulis noirâtres, qui descend du pic de Carmantran (3.026 m.) jusqu'à l'Aigue-Agnelle naissante, nous récoltons un beau genépi : *Artemisia spicata*. Puis c'est la descente sur cette pente mouvante, où l'on glisse avec l'éboulis autant qu'on y marche. A nos pieds s'ouvre et se déploie la vallée Agnelle dont on aperçoit maintenant le refuge Napoléon et, très loin vers les fonds, les damiers multicolores des champs de Fontgillarde.

C'est une vieille route de terre, passage historique un peu légendaire, voie légale pour les douaniers, voie de transhumance et de migrations pastorales, route d'invasions.

Le col d'Agnello a vu passer la cavalerie de Bayard se rendant aux guerres d'Italie en utilisant ce passage de surprise. Ces mon-

tagnes ont vu encore les guerres de religion, le passage des troupes de la guerre de Trente ans, des guerres de la Succession d'Espagne, de la Succession d'Autriche, de la Révolution et de l'Empire. Inutile de dire que les Queyrassiens bénéficièrent largement de ces époques héroïques : troupes vivant aux dépens de l'habitant, oppression, peste, pillage, etc.

Nous décidons, malgré qu'il ne se trouve pas sur notre itinéraire, d'aller au col d'Agnello (2.744 m.). Rien n'y troublera notre solitude, ni douaniers, ni gendarmes. La paix, nous la savourons dans toute sa plénitude sur cette frontière qui n'est qu'arbitraire. Le panorama est assez restreint sur l'étroite vallée de la Chenale et la belle Italie. Le Viso est toujours encapuchonné de nuages.

En courbe de niveau, par la prairie alpine et les combes à neige pleines de la renoncule des glaciers, de myosotis et de saules herbacés, nous arrivons au col Vieux (? 810 m.) au pied du Pain de Sucre (3.211 m.). Une nouvelle vallée, étroite et profonde, domirée par l'étonnante Taillante, apparaît à nos yeux, c'est le vallon des Vaches. Entre la Taillante (3.185 m.) et le Pain de Sucre, encore un col, la Brèche de Ruine (2.922 m.) qui nous permettrait d'aller à la Traversette, au col Valante et au Viso et de récolter peut-être le pastel des Alpes. Ici les rochers ensoleillés sont toujours décorés de primevères marginées encore fleuries, de grégories à fleurs jaunes, de l'admirable campanule d'Allioni et d'un vélar très ras, à fleurs jaune vif.

Après le repas de midi préparé vers le lac Foréant, ce sera désormais la descente dans les profondeurs par ce vallon des Vaches, jusqu'à la vallée du haut Guil et La Monta (1.649 m.), où nous devons passer la nuit. Elle n'est pas sans charmes cette étroite vallée, avec ses deux verrous enserrant deux lacs aux eaux noires, que les hauts sommets enferment comme dans un écrin. Nous avons cherché vainement près du lac Egourgeou *Isatis alpina* mais, soit notre lassitude du voyage et de la botanique, soit l'impression émouvante que nous laisse la Roche Taillante que nous ne quittons pas des yeux et où, peut-être, nous n'aurons jamais la joie de monter, la rare plante alpine nous a échappé. Nous en trouvons d'autres très belles quand même, des armoises parfumées, des primevères violettes, la rhodiole à odeur de rose et, à la limite de la zone sylvatique, le pin cembro avec ses énormes cônes ovoïdes d'un bleu cendré, poissés de résine.

Toujours parmi les fleurs, les centaurées bleues et roses, les airelles, les violettes, les géraniums, les édelleiss, les saxifrages, nous descendons sans arrêt, car il se fait tard. Voici l'Alpe de Médille mais, maintenant, nous sommes aux environs de 2.000 mètres, les prairies sont fauchées, l'Alpe de Médille renommée par sa flore ne nous livrera pas ses secrets botaniques. Dans les lointains gris le socle du Viso nous apparaît enfin, pour la première fois, tout enneigé.

Voici l'Echalp (1.677 m.) — de la vieille forme Calmis qui signifie pâturages — le dernier village lorsqu'on va en Italie par le col de la Traversette. Nous le franchissons rapidement pour atteindre La Monta, où nous est accordée, à la modeste auberge, une douce hospitalité.

Pendant notre course dans les vallées et sur les cols, nous avons récolté :

*Hepatica triloba*, *Ranunculus pyrenaicus*, var. *plantagineus*, *R. glacialis*, *Erysimum ochroleucum*, *Arabis bellidifolia*, *Petrocallis pyrenaica*, *Hutchinsia alpina*, *Helianthemum œlandicum*, *H. grandiflorum*, *Viola calcarata*, *V. biflora*, *Gypsophila Vaccaria*, *Silene acaulis*, *Dianthus neglectus*, *Arenaria Villarsii*, *Linum alpinum*, *Oxytropis campestris*, *O. cyanea*, *Hedysarum obscurum*, *Onobrychis montana*, *Geum reptans*, *Dryas octopetala*, *Potentilla minima*, *P. grandiflora*, *Rubus idæus*, *Alchimilla pentaphyllea*, *A. alpina*, *Rhodiola rosea*, *Sedum Anacamperos*, *Sempervivum montanum*, *S. arachnoideum*, *Saxifraga androsacea*, *S. oppositifolia*, *S. bryoides*, *S. aizoides*, *Lonicera cærulea*, *Homogyne alpina*, *Bellidiastrum Michellii*, *Artemisia glacialis*, *A. spicata*, *Leucanthemum alpinum*, *Achillea nana*, *Gnaphalium carpaticum*, *G. Leontopodium*, *G. supinum*, *Circium spinosissimum*, *Centaurea Scabiosa*, var. *alpestris*, *Crepis aurea*, *Hieracium prenanthoides*, *Campanula Allionii*, *Vaccinium Vitis-idæa*, *Rhododendron ferrugineum*, *Pyrola secunda*, *Pinguicula vulgaris*, *Primula farinosa*, *P. marginata*, *Gregoria Vitaliana*, *Soldanelle alpina*, *Gentiana verna*, *G. punctata*, *G. nivalis*, *Pedicularis rosea*, *P. rostrata*, *Armeria alpina*, *Oxyria digyna*, *Polygonum alpinum*, *P. viviparum*, *Salix herbacea*, *Lilium Martagon*, *Allium Schœnoprassum*, *Juncus Jacquini*, *J. trifidus*, *Eriophorum angustifolium*, *Carex Davalliana*, *Phleum alpinum*, *P. Gerardi*, *Festuca violacea*, *Pinus Cembra*, *Larix europæa*, *Aspidium Lonchitis*.

22 août 1932. — Au clair matin, par Ristolas et la rive gauche du Guil, sous la mélèzeraie, nous allons à Abriès prendre l'auto du retour. Nous y arriverons à la dernière heure, après avoir herborisé encore, peu pressés de revoir des douaniers, des gendarmes et des estivants. A peine nous amusons-nous un instant à lire quelques-unes des inscriptions, un peu puérides, qui recouvrent les murs de la halle.

Nous roulons maintenant dans une « gloire de poussière » sur Château-Queyras et sa curieuse forteresse. Le « car » dépasse rapidement Aiguille. A peine aurons-nous le temps d'entrevoir les maisons des « Américains » et ce sont déjà Ville-Vieille et Château-Queyras où a lieu la halte méridienne.

Ce matin, à La Monta, la caravane s'était encore disloquée. Notre collègue, M. Bruyère, était parti dès l'aube, pressé de rentrer. Ici M. Chapuis nous laisse seul, marcheur infatigable, pour rallier Briançon par le col d'Izoard. Mais notre isolement sera de courte durée car M<sup>me</sup> et M. Pouzet, descendus de Saint-Véran, nous rejoignent bientôt et nous accompagneront jusqu'à Guillestre et à Lyon.

Disons-nous, à notre décharge, que nous avons parcouru notre itinéraire un peu en paresseux — il faut excepter M. Pouzet — en musardant, en pèlerins passionnés de la montagne. Disons-nous encore que nous avons pris la voie du retour avec un certain plaisir, saturés de botanique, lassés quand même des sommets trop austères, de l'air sédatif et des paysages sans nombre.

Bientôt le train nous emporte vers le fond des vallées et doucement nous berce. A la fin du soir, les cimes de la chaîne du Parpaillon rosissent, éclairées encore par un soleil brûlant. Puis la nuit sereine, une chaude nuit de fin d'été, s'étend sur la Durance et le seuil de Gap. Et, déjà, les regrets nous assaillent, les regrets de la montagne, celle qui « nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ».

Il est bien ici le lieu de rappeler, en parlant d'Elle, les belles paroles de P. Termier, ce maître de la tectonique et de la littérature alpine : « Procurer aux plus humbles de nos frères, aux plus pauvres, aux plus fatigués, aux plus écrasés de travaux et de soucis, leur procurer quelques jours, ou quelques heures de repos en montagne, de méditation solitaire sur le penchant ou la cime d'un mont, quelle œuvre de miséricorde ! ».